

La Quinzaine des réalisateurs de Cannes à Montréal

Marcel Jean

Numéro 125, juillet 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50770ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jean, M. (1986). La Quinzaine des réalisateurs de Cannes à Montréal. *Séquences*, (125), 14–15.

LA QUINZAINES DES RÉALISATEURS DE CANNES À MONTRÉAL

Marcel Jean

La chaude et entraînant musique de Chico Buarque sur laquelle reposait *Opera do malandro*, la comédie musicale du Brésilien Ruy Guerra qui faisait les frais de la clôture de la Quinzaine des réalisateurs 1986, servira-t-elle de requiem à l'événement parrainé par la Société des réalisateurs de films de France? Voilà la question que chacun se posait, au lendemain de la fermeture du 39e Festival de Cannes.

En effet, la Quinzaine, sise depuis maintenant trois ans au Palais Croisette, pourrait bien mourir avec l'édifice qui a fait la gloire de la ville de Cannes, s'il fallait que des promoteurs mettent à exécution leur menace de transformer l'immeuble en grand hôtel. Les huées entendues le premier soir lorsque, avant la projection du *Déclin de l'empire américain* de Denys Arcand, le représentant du ministre François Léotard est monté sur scène, n'avait aucune équivoque: le ministre sait maintenant que le sauvetage du Palais Croisette serait un geste politique important. L'ovation reçue le dernier soir par l'ancien ministre Jack Lang a dû sonner à ses oreilles comme un ultime rappel.

Donc, la Quinzaine des réalisateurs qui s'amène au Festival des films du monde de Montréal risque bien d'être la dernière. Ce qui serait dommage, vu sa bonne qualité d'ensemble.

Cette année, pas de très grande oeuvre, mais une sélection plutôt rigoureuse où les films valaient pratiquement tous, à divers degrés, le détour. D'abord, la présence américaine, solide, qui confirmait la vitalité du cinéma indépendant dans ce pays. Le noir new-yorkais Spike Lee, avec un premier long métrage intitulé *She's Gotta Have It*, aura su donner dans le comique intelligent, ce qui lui a rapidement valu le surnom de « Woody Allen noir ». À la fois scénariste, acteur et réalisateur, Lee raconte l'histoire de Nola Darling, une superbe jeune femme convoitée en même temps par trois hommes et une femme. Grave problème, donc, que celui soulevé par cette

jeune femme qui charbarde tout en refusant d'accorder à qui que ce soit l'exclusivité de sa personne en matière sexuelle. Spike Lee amuse en s'interrogeant sur le couple, ou plutôt sur la possibilité, dans une société où le couple est la cellule de base, de faire son chemin sans tenir compte de cette notion.

Toujours à New York, mais dans un autre registre, Lizzie Borden nous aura fait passer une journée au bordel avec son *Working Girls*, intéressante étude où la prostitution est abordée d'un oeil très godardien, c'est-à-dire comme travail plutôt que comme problème moral. Dirigeant ses actrices de main de maître, assumant bien une esthétique souvent proche du direct, Borden signe un film beaucoup plus fort que ne l'était sa première réalisation, *Born in Flames*, qui date de 1983. L'humour de la cinéaste, présent tout au long du film, allège l'ensemble et fait de ce *Working Girls* l'un des moments forts de la sélection.

Encore plus près de nous, l'Ontarien Leon Marr, malgré une mise en scène des plus classiques et un parti pris littéraire parfois agaçant, aura réussi à en émouvoir

Dancing in the Dark de Leon Marr



plus d'un.. Son premier film, *Dancing in the Dark*, repose essentiellement sur le travail de la comédienne Martha Henry, étonnante dans ce rôle de femme heureuse au foyer qui se retrouve à l'institut psychiatrique après avoir tué son mari qui la trompait.

Et pour en terminer avec les anglo-saxons, soulignons l'intérêt de *Sid and Nancy* de Alex Cox (*Repo Man*), un « junk movie » violent et sincère sur la vie (ou plutôt la mort) du musicien rock Sid Vicious. Relative déception, le *Cactus* de l'Australien Paul Cox n'aura pas su nous amener aussi loin que ne l'avait fait *Man of Flowers* du même cinéaste. Il aurait fallu plus de rigueur, un scénario mieux travaillé pour que cette histoire d'aveugles démarre vraiment. Paul Cox n'étonne plus par son utilisation systématique d'extraits de super 8, et il serait vraiment temps pour lui de donner un sérieux coup de barre à son cinéma qui s'enlise de film en film dans la recette de cuisine.

Présence importante que celle de l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, le cinéaste polonais Wojciech J. Has qui venait présenter son plus récent film, *Journal intime d'un pêcheur*. Bel exemple du baroque polonais, ce long métrage nous amène au XVIIIe siècle, dans un pays protestant où la morale est avant tout affaire d'apparence. Habile, sombre, Has réveille les morts pour leur faire raconter leur histoire. En un long flash-back il donne naissance à un univers nocturne où le fanatisme côtoie le fantastique.

Le fanatisme est aussi le lot de *Schmutz*, premier film de l'Autrichien Paulus Manker. À travers l'histoire d'un gardien de nuit qui se sent investi de la mission sacrée de veiller sur une usine désaffectée, le cinéaste y va d'une violente dénonciation du fascisme qui se perd dans l'embrouillamini d'une mise en scène assez peu maîtrisée. Le danger du symbolisme résidant dans le désordre et la confusion, Manker gaspille un superbe début et une bonne idée par un film passablement indigeste.

Je préfère la rigueur de l'Allemand Rudolf Thome dont le *Tarot*, très controversé, m'est apparu comme une étrange déclaration d'amour du cinéma, où encore celle du Japonais Yoshimitsu Morita qui, avec *Sorekara*, s'est désigné comme l'un des jeunes cinéastes nippons les plus prometteurs. Dans un style situé entre Ozu et l'avant-garde, Morita raconte une belle histoire d'amour manquée qui pourrait être rachetée trois ans plus tard. Lent, contemplatif, *Sorekara* a une sorte de vertu hypnotique et ne laisse pas indifférent.

Enfin, parlons des deux films musicaux de la sélection, *Golden Eighties* de la Belge Chantal Akerman



Golden Eighties de Chantal Akerman

et *Opera do malandro* de Ruy Guerra, et de la déception du *Diable au corps* de Marco Bellochio (un porno soft sans inspiration). Pour Akerman, il s'agit d'un petit film gentil qui ne justifie sûrement pas tout le bruit que l'on a fait autour de sa production (plusieurs années de travail, déclarations du scénariste Jean Gruault, apport au scénario de Pascal Bonitzer, pré-film intitulé Les années 80, etc.). *Golden Eighties*, qui se déroule dans un unique décor de centre commercial, doit se voir comme un Demy: c'est un film tendre, burlesque, un brin ridicule et désuet. Le principal problème du film réside dans le fait que rien n'est plus difficile que de jouer sur la subversion des clichés, et qu'à vouloir le faire systématiquement on risque de les reproduire purement et simplement.

Quant à Ruy Guerra, son *Opera do malandro* apparaîtra aux nostalgiques comme une réminiscence du cinéma novo servi à la sauce de l'*Opéra de quat'sous* de Berthold Brecht. Malgré ses nombreuses qualités (fraîcheur des interprètes, grande beauté plastique), *Opera do malandro* n'aura pas su éviter certains écueils. Ainsi, le film dans son ensemble, contrairement aux sambas, manque de rythme. De même, le propos politique s'intègre assez mal au contexte de la comédie musicale, et on est forcé d'avouer que l'expérience tentée par Guerra (à la suite de Brecht) n'est pas vraiment concluante.